

## From Big Brother to the Colonial Gaze: Domination and Disalienation in George Orwell's 1984 and Frantz Fanon's Black Skin, White Masks

Amina Rahmani

ILLAAC Laboratory, University of Abbes Laghrour Khenchela (Algeria).

Email: [amina.rahmani@univ-khenchela.dz](mailto:amina.rahmani@univ-khenchela.dz)

**Submission: 26.11.2025; Acceptance: 06.03.2026; Publication: 02.06.2026**

### Abstract:

This article offers a comparative reading of George Orwell's 1984 and Frantz Fanon's Black Skin, White Masks in order to analyze the mechanisms of alienation shaping modern subjectivity. Although these works emerge from distinct contexts — political totalitarianism in Orwell's case and colonial domination in Fanon's — both explore the same process: the transformation of external constraint into internalized servitude. In Orwell, surveillance, fear, and Newspeak lead the individual to become an agent of his own submission. In Fanon, the white gaze, the master's language, and the fetishization of the Black body fragment the colonized subject's identity and confine him within imposed forms of mimicry. A cross-analysis of gaze, language, and body reveals that domination operates primarily through symbolic structures of thought. In the digital age, these diagnoses acquire renewed relevance: permanent visibility, standardized language, and data capture reproduce, through technological means, the forms of alienation described by Orwell and Fanon. Ultimately, both authors converge toward the same imperative: reclaiming speech, memory, and the body as the foundations of inner freedom.

**Keywords:** Domination, Alienation, Language; Gaze, Digital surveillance.

### RESUME :

Cet article propose une lecture comparée de 1984 de George Orwell et de Peau noire, masques blancs de Frantz Fanon afin d'analyser les mécanismes d'aliénation qui traversent la modernité. Malgré leurs contextes distincts — totalitarisme politique d'un côté, domination coloniale de l'autre — les deux œuvres décrivent un même processus : la transformation de la contrainte extérieure en servitude intériorisée. Chez Orwell, la surveillance, la peur et la novlangue transforment le sujet en agent de sa propre soumission. Chez Fanon, le regard blanc, la langue du maître et la fétichisation du corps fragmentent l'identité du colonisé et l'enferment dans une logique de mimétisme. L'analyse croisée du regard, du langage et du corps montre que la domination agit d'abord sur les structures symboliques de la pensée. À la lumière de l'ère numérique, ces diagnostics acquièrent une portée nouvelle : la visibilité permanente, la standardisation du langage et la capture des données prolongent sous des formes technologiques les aliénations décrites par Orwell et Fanon. Les deux auteurs convergent ainsi vers une même exigence : reconquérir la parole, la mémoire et le corps comme fondements de la liberté intérieure.

**Mots –clés :** Domination, Aliénation, Langage, Regard, Surveillance numérique.

## Introduction

Dans un monde où la technologie prétend rapprocher les êtres tout en installant une forme de surveillance silencieuse, la lecture croisée de 1984 de George Orwell (1949) et de Peau noire, masques blancs de Frantz Fanon (1952) s'impose comme un miroir des dérives de la modernité. Ces deux œuvres, nées dans des contextes historiques différents — la peur du totalitarisme d'un côté, la domination coloniale de l'autre —, se rejoignent dans une même inquiétude : la dépossession de l'homme par le pouvoir. Toutes deux posent la question essentielle de la liberté intérieure : que reste-t-il de l'humain lorsque penser, parler et exister deviennent des actes surveillés ou conditionnés ?

Chez Orwell, le pouvoir s'exerce à travers la peur, la propagande et le langage. Dans 1984, le néoparler n'est pas un simple instrument linguistique : il transforme la pensée elle-même. La vérité devient variable, façonnée par le discours du Parti. Le regard de Big Brother, omniprésent et anonyme, impose une présence constante du pouvoir qui finit par s'intérioriser. L'homme d'Orwell n'est plus contraint de l'extérieur : il se surveille lui-même. Le progrès technique, censé libérer, devient ainsi un instrument de domination, réduisant la conscience à une mécanique obéissante.

Chez Fanon, la domination se joue avant tout dans la sphère psychique. Le colonialisme ne s'impose pas seulement par la force, mais par le regard, la langue et le corps. Comme l'écrit Frantz Fanon, le Noir ne devient pleinement « noir » qu'à travers le regard du Blanc, qui le transforme en objet : « Ce jour-là, désorienté, incapable d'être dehors avec l'autre, le Blanc, qui, impitoyable, m'emprisonnait, je me portai loin de mon être-là, très loin, me constituant objet. » (Fanon, Peau noire, masques blancs, 1952, p. 91). Cette phrase dit l'essentiel : l'identité du colonisé se construit sous le regard de l'autre, dans un miroir qui ne lui renvoie qu'une image déformée de lui-même. Pour exister et être reconnu, il adopte les signes de la culture dominante, ces « masques blancs » qui dissimulent la blessure d'une conscience dépossédée. Le racisme, chez Fanon, n'est donc pas seulement un système social : il devient une structure intérieure, un mécanisme d'auto-négation, de mimétisme et de dépendance symbolique.

Mais ce schéma d'aliénation, autrefois lié au colonialisme, a aujourd'hui changé de visage. L'ère numérique a remplacé la domination politique ou raciale par une domination technologique, plus subtile mais tout aussi efficace. L'homme contemporain, quelle que soit sa couleur ou son origine, vit sous le regard de nouveaux maîtres invisibles : les algorithmes, les écrans, les flux de données. Le téléphone, l'écran ou le profil virtuel deviennent une seconde peau — une peau numérique — par laquelle il cherche reconnaissance et appartenance. Les « masques blancs » de Fanon se sont multipliés : ils sont devenus des masques numériques, façonnés par le désir d'être vu, aimé, validé. Même les plus modestes, parfois au prix de leur liberté, s'endettent pour posséder l'objet technologique qui leur donnera l'illusion d'exister socialement.

Ainsi, la logique d'imitation et de servitude décrite par Fanon rejoint celle d'Orwell : dans les deux cas, l'homme consent à sa propre domination. Le colonisé de Fanon imitait le colonisateur pour être reconnu ; l'homme d'Orwell s'autocensure pour survivre. Aujourd'hui, l'individu moderne se soumet aux dispositifs numériques qui le contrôlent, tout en croyant qu'ils l'émancipent. La liberté devient un leurre ; la dépendance, une habitude.

Dès lors, la problématique de cette étude se formule ainsi : Comment la pensée d'Orwell et celle de Fanon, à travers leurs critiques du pouvoir totalitaire et de l'aliénation coloniale, éclairent-elles la condition de l'homme contemporain face aux nouvelles formes de servitude technologique et psychique ?

L'hypothèse que nous défendons est que ces deux œuvres, bien qu'éloignées par le temps et l'espace, révèlent une même vérité : celle d'un sujet en quête d'humanité, pris dans le piège du regard dominant ; qu'il soit politique, racial ou numérique.

La démarche adoptée s'inscrit dans une approche comparatiste et transdisciplinaire, croisant la sociocritique, la psychanalyse du discours et la philosophie du pouvoir. Elle articule la lecture des textes d'Orwell et de Fanon aux réflexions de penseurs contemporains tels que Foucault, Deleuze, Mbembe ou Zuboff, afin d'éclairer la continuité entre les formes anciennes et nouvelles de domination.

En définitive, 1984 et Peau noire, masques blancs se répondent comme deux visions prophétiques d'un même destin : celui d'un être humain que le pouvoir défigure, mais qui garde, malgré tout, la possibilité de se réinventer, par la conscience, la parole et la révolte.

## **I. Revue de la littérature : de la domination à l'intériorisation**

### **1. Orwell et la modernité du contrôle**

Depuis sa parution en 1949, 1984 de George Orwell s'impose comme l'une des œuvres fondatrices de la pensée politique moderne. Loin d'être une simple fiction d'anticipation, le roman constitue une véritable expérience du pouvoir total, où la technologie devient le prolongement du contrôle social et la conscience humaine, son champ d'expérimentation.

Orwell y imagine un monde où la domination n'a plus besoin de la force brute : elle s'exerce par la surveillance diffuse, la peur intériorisée et la manipulation du langage. La figure de Big Brother incarne cette omniprésence panoptique, ce regard sans visage qui habite les consciences : « Il n'y a bien entendu pas moyen de savoir si l'on est observé à tel ou tel moment. » (Orwell, 2018, p. 13). Cette intuition rejoint, par avance, la réflexion de Michel Foucault dans Surveiller et punir (1975). Le philosophe y décrit le passage des sociétés de châtiment aux sociétés de surveillance, où le contrôle repose sur la visibilité continue : « C'est le fait d'être vu sans cesse, de pouvoir toujours être vu, qui maintient dans son assujettissement l'individu disciplinaire. » (Foucault, 1975, p. 189)

Le panoptique foucauldien, inspiré de Bentham, trouve dans le roman d'Orwell sa forme littéraire accomplie : celle d'un monde où l'individu devient l'agent de sa propre servitude. Gilles Deleuze, dans son Post-scriptum sur les sociétés de contrôle (1990), prolonge ce diagnostic en montrant que la logique disciplinaire décrite par Foucault — fondée sur l'enfermement et la hiérarchie — cède désormais la place à une logique de circulation et de modulation.

Dans les sociétés de contrôle, explique-t-il, « l'essentiel n'est plus une signature ni un nombre, mais un chiffre : le chiffre est un mot de passe [...] Le langage numérique du contrôle est fait de chiffres qui marquent l'accès à l'information ou le rejet. Les individus sont devenus des « dividiuels », et les masses, des échantillons, des données, des marchés ou des banques. » (Deleuze, 1972-1990, p. 2)

Ainsi, le pouvoir ne s'exerce plus sur des corps confinés, mais sur des flux d'informations : il module les comportements à distance, par le code, la connexion et l'accès.

La domination orwellienne dépasse donc la sphère politique : elle touche à l'être même de l'homme. Le pouvoir ne se contente plus d'interdire — il produit du réel, façonne la vérité et reprogramme la mémoire.

Les slogans paradoxaux : « guerre est paix, liberté est servitude, ignorance est puissance » (Orwell, 2018, p. 14) condensent la logique de la doublepensée, cette aptitude à accueillir en soi le vrai et son contraire sans percevoir la contradiction. Plusieurs décennies plus tard, Shoshana Zuboff désigne sous le nom de capitalisme de surveillance (2019) une forme contemporaine de ce renversement : « Le capitalisme de surveillance revendique unilatéralement l'expérience humaine comme matière première gratuite, destinée à être traduite en données comportementales » (Zuboff, *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power.*, 2019, p. 14). Autrement dit, un système où l'expérience intime se convertit en information, où la donnée remplace la conscience et où la liberté se dissout dans la traçabilité algorithmique. Ainsi, 1984 ne relève plus seulement de la critique des totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle ; il annonce notre présent, celui d'une servitude devenue volontaire, d'un contrôle intégré à nos gestes quotidiens, d'une surveillance qui se confond désormais avec la vie elle-même.

## **2. Fanon et la désaliénation du regard**

À l'opposé d'Orwell, Frantz Fanon ne décrit pas une tyrannie politique, mais une tyrannie intérieure. Dans *Peau noire, masques blancs* (1952), la colonisation n'apparaît pas seulement comme un système de domination matérielle : elle est avant tout une pathologie du regard et de la conscience.

Ainsi, lorsqu'il écrit : « Le Noir veut être Blanc. Le Blanc s'acharne à réaliser une condition d'homme. [...] Le Blanc est enfermé dans sa blancheur. Le Noir dans sa noirceur. [...] » (Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952, p. 7), il dévoile la mécanique d'une aliénation réciproque où le Noir ne devient « noir » qu'à travers le regard du Blanc. Autrement dit, l'identité du colonisé se constitue dans le miroir déformant de l'autre.

Cette phrase, à la fois lucide et poignante, condense tout le drame de la condition coloniale : celle d'un être dont la perception de soi est toujours médiatisée par la domination symbolique. La violence n'est plus seulement physique ; elle s'exerce dans l'intériorité même du sujet, dans cette part invisible où se forment la honte et la soumission.

Or, pour Fanon, cette dépossession ne se limite pas à un cadre politique ou économique. Formé à la psychiatrie à Blida-Joinville, il comprend que la colonisation agit d'abord sur les structures mentales : elle s'infiltré dans les imaginaires, déforme la parole et altère la relation à soi. Le colonisé, écrit-il, porte en lui la trace du mépris : le regard qui l'évalue, la langue qui l'écarte, la culture qui le nie. C'est pourquoi il affirme « Parler, c'est exister absolument pour l'autre. » (Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952, p. 13). Dire, c'est déjà se placer sous le regard de celui qui écoute ; c'est entrer dans son monde symbolique, adopter sa logique, ses codes, sa manière d'être au monde.

Dès lors, le pouvoir de la langue devient plus redoutable encore que celui des armes : parler la langue du maître, c'est intérioriser ses valeurs, endosser ses signes, et parfois même désirer sa reconnaissance. Le colonisé, pour être admis dans l'humanité du colonisateur, doit se masquer

; il porte ce masque blanc que Fanon décrit comme la marque paradoxale du refus et du consentement.

De là naît une fracture intérieure, profonde et douloureuse. L'homme noir ne se voit plus qu'à travers la figure du colonisateur ; son être devient le lieu même du conflit entre ce qu'il est et ce qu'il croit devoir être. Cette dépossession de soi, Fanon la déchiffre dans les corps, dans les mots, dans les gestes ; elle est à la fois intime et collective. C'est pourquoi, dans *Racisme et culture* (1956), il dénonce avec force cette logique implacable : « On assiste à la destruction des valeurs culturelles, des modalités d'existence. Le langage, l'habillement, les techniques sont dévalorisés. » (Fanon, *Racisme et culture* ». Présence Africaine, no VIII-IX-X, 1956, 1956)

Ainsi, le racisme n'est pas un accident de l'histoire ni une simple opinion individuelle : il constitue une structure, une organisation du monde qui hiérarchise les êtres et naturalise la domination.

De plus, dans *L'An V de la révolution algérienne* (1959), Fanon montre que cette violence s'étend jusqu'aux espaces les plus intimes : elle s'exprime dans le vêtement, dans le voile, dans les gestes quotidiens. Le corps, désormais, devient le champ de bataille du symbolique ; conquérir le corps, c'est dominer l'esprit. Mais inversement, c'est aussi par le corps — par le mouvement, le cri, l'action — que s'amorce la libération.

Car au cœur même de cette lucidité, une espérance demeure. Fanon ne se contente pas de diagnostiquer la blessure ; il en cherche la guérison. Reconnaître le masque, c'est déjà commencer à l'arracher. La désaliénation du regard passe par la reconquête de la parole, par l'acte qui restaure la dignité. En réaffirmant sa voix et son humanité, le sujet colonisé se libère du regard qui le fige. Il retrouve son droit de dire « je » — non plus comme un écho de l'autre, mais comme un être debout, réconcilié avec lui-même et avec le monde.

Ces jalons théoriques suffisent à éclairer notre lecture du corpus : nous passons à présent à l'examen des textes eux-mêmes, afin d'observer comment le regard, le langage et le corps deviennent, chez Orwell et Fanon, les lieux concrets de la domination — et les points d'amorce d'une désaliénation.

## **II. Analyse du corpus : le regard, le langage et le corps comme lieux de domination**

L'analyse s'organise autour de trois vecteurs croisés — le regard, le langage et le corps —, afin de suivre, de scène en scène, la manière dont la domination s'intériorise et comment s'esquissent les contre-gestes de la reconquête.

### **1. Le regard : de Big Brother au miroir colonial**

Dans 1984, le regard est l'outil premier du pouvoir. Big Brother ne se contente pas d'être une figure politique : il est une présence rétinienne, un œil qui ne cligne jamais, une vigilance diffuse qui transforme l'espace public et privé en scène d'observation permanente. Le célèbre avertissement — « Big Brother is watching you » — n'est pas seulement une menace, mais une injonction morale. L'individu n'a plus besoin d'être vu pour se sentir observé ; il intériorise la surveillance.

Cette intériorisation, Orwell la rend palpable dans la relation de Winston Smith à son propre corps : il se méfie de ses gestes, de ses regards, de ses rêves. Le pouvoir s'est infiltré jusque dans les plis de la conscience. Foucault parlerait ici d'un regard disciplinaire (Farge, 2023) ; mais Orwell va plus loin : il invente le regard total, celui qui produit une peur si constante qu'elle devient seconde nature.

Chez Fanon, le regard joue un rôle tout aussi central, mais d'une autre nature. Dans *Peau noire, masques blancs*, il n'est plus politique mais racial, plus social que policier. Le regard du Blanc n'espionne pas, il fige ; il transforme le sujet en objet, l'homme en image. Ainsi : « le Noir n'a plus à être noir, mais à l'être en face du Blanc. » (Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952, p. 88). — non pas dans son être propre, mais dans la représentation qu'on lui impose. Cette phrase, à elle seule, condense toute la tragédie de l'identité coloniale : celle d'un être défini, assigné, aliéné par le regard d'autrui. La domination ne passe plus par la force, mais par la conscience : elle modèle les corps, infiltre la parole et façonne la mémoire.

Le regard du colonisateur, comme celui de Big Brother, fabrique une conscience aliénée. L'un par la peur, l'autre par la honte. Dans les deux cas, le sujet se voit à travers les yeux de l'autre : Winston par ceux de l'État, Fanon par ceux de la société blanche. Le regard devient ainsi le premier instrument de désappropriation.

Cette mécanique du regard se poursuit aujourd'hui dans le monde numérique. Les caméras, les écrans, les « stories » remplacent Big Brother, mais la logique demeure : nous vivons sous le regard de tous et de nous-mêmes. Sur les réseaux, l'humain s'exhibe pour prouver son existence, cherchant à plaire à un public invisible. Ce regard collectif, comme celui du colonisateur, conditionne la valeur de soi. Être vu devient une nécessité, une forme moderne d'asservissement.

## **2. Le langage : mutilation, masque et pouvoir**

Le langage est au cœur de la domination dans les deux œuvres. Chez Orwell, le néoparler (la novlangue) constitue l'arme la plus efficace du pouvoir totalitaire. Réduire le vocabulaire, c'est restreindre la pensée :

« Le néoparler n'avait pas pour seul objectif de fournir un idiome propre à exprimer la représentation du monde et les habitudes mentales des adeptes du Sociang, il visait aussi à exclure tout autre mode de pensée. Le néoparler adopté une fois pour toutes et l'obsoparler tombé dans l'oubli, toute pensée hérétique, c'est-à-dire déviant des principes du Sociang, deviendrait littéralement impensable, si tant est du moins que la pensée dépende des mots. » (Orwell, 2018, pp. 375-376)

Le langage, ici, ne sert plus à exprimer la vérité, mais à la modeler. La parole devient instrument de soumission. L'homme d'Orwell ne pense plus librement ; il répète, il récite, il obéit. Sa conscience est formatée par les mots qu'on lui donne.

Ainsi, le néoparler chez Orwell ne représente pas seulement un outil linguistique simplifié ; il constitue un véritable dispositif de contrôle cognitif. En effet, Orwell montre qu'en retirant les mots, on retire simultanément les idées qui leur sont associées. L'aliénation ne commence pas par la force, mais par l'appauvrissement du langage. Dès lors, la domination agit depuis l'intérieur même de la pensée.

Orwell insiste : « Le néoparler avait été élaboré non pas pour élargir mais pour rétrécir le champ de la pensée, objectif indirectement servi par la réduction radicale du nombre de mots. » (Orwell, 2018, p. 376) Par cette phrase décisive, il rappelle que la liberté disparaît au moment où l'on ne peut plus la nommer. Si un individu ne peut plus dire « je suis opprimé », il finit par ne plus penser qu'il l'est. Ainsi, la relation entre langage et conscience devient indissociable : appauvrir les mots revient à mutiler l'esprit.

Dans cette logique, le néoparler simplifie radicalement le vocabulaire en supprimant nuances, synonymes et complexités. Au lieu de « très bon », le citoyen doit désormais dire « doubleplusbon » ; au lieu de « horrible », « doubleplusmal ». La langue devient mécanique, formatée, prévisible. L'individu cesse de réfléchir : il répète. Cette pauvreté linguistique réduit la capacité de jugement et installe une pensée réflexe, dépourvue de nuance.

Cette réduction du langage rejoint l'intuition philosophique formulée par Wittgenstein selon laquelle « les limites de mon langage signifient les limites de mon monde » (Valentine, s.d.). Si la langue donne forme à ce qui peut être pensé, alors diminuer les mots revient à diminuer les idées. En restreignant les ressources du langage, le Parti rétrécit le monde intérieur du sujet : ses capacités d'analyse, de doute et de critique s'amenuisent. Le néoparler n'appauvrit donc pas seulement les mots ; il appauvrit la conscience elle-même, orientant la pensée vers une adhésion automatique au discours dominant.

Cette réflexion, loin d'être purement dystopique, trouve des échos évidents dans notre époque contemporaine. En effet, de nombreux mots du discours politique ou médiatique réécrivent la réalité pour mieux la masquer : on parle de « flexibilité » plutôt que de précarité, d'« épanouissement au travail » pour dissimuler des exigences productivistes, ou encore de « guerre préventive » pour qualifier une invasion. Le langage, dès lors qu'il est remodelé par des intérêts économiques ou idéologiques, devient un instrument de persuasion plus efficace que la contrainte.

De manière plus subtile encore, Orwell anticipe ce qu'il nomme la canelangue (ou « langue de bois ») (Loir, 2021), c'est-à-dire cette manière de parler en utilisant des formules vagues, techniques et creuses qui semblent tout dire sans rien révéler. Ce phénomène, aujourd'hui omniprésent dans le discours publicitaire, politique ou managérial, illustre parfaitement la manière dont une langue vidée de sens peut neutraliser la pensée critique.

Ainsi, le néoparler apparaît comme un avertissement : chaque nuance perdue, chaque mot effacé, chaque syntagme transformé est un outil de réflexion en moins. Plus profondément, Orwell montre que l'homme peut croire penser librement alors qu'il pense à l'intérieur des catégories que le pouvoir lui impose. Autrement dit, le pouvoir n'a plus besoin de surveiller si le langage lui-même limite ce que l'individu peut concevoir.

Chez Fanon, la parole agit de manière inverse mais tout aussi destructrice. Le colonisé parle une langue qui n'est pas la sienne, une langue imposée, chargée d'un imaginaire étranger. Fanon écrit : « Un homme qui possède le langage possède par contrecoup le monde exprime et implique par ce langage. » (Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952, p. 14).

Mais parler cette langue, c'est aussi porter un masque. Le colonisé emprunte la voix du maître pour se faire entendre, et ce faisant, il s'éloigne de lui-même. Le langage devient une scène de fracture : parler, c'est se trahir un peu.

Ainsi, chez Orwell comme chez Fanon, le langage n'est plus un espace de liberté, mais de soumission symbolique. Dans le premier cas, il est réduit ; dans le second, il est aliéné. Dans les deux cas, il fabrique une humanité mutilée.

Cette problématique rejoint la modernité numérique, où le langage s'uniformise dans les codes des plateformes. Les phrases se réduisent à des mots-clés, les émotions à des émojis, la pensée à des algorithmes. L'homme, croyant s'exprimer, ne fait souvent que reproduire les structures d'un langage contrôlé — celui du marché, du « like » et du flux. Le néoparler d'Orwell et la

langue du maître de Fanon se rejoignent ici dans la langue des écrans, où la simplification devient une nouvelle forme de censure.

### **3. Le corps : terrain de domination et de résistance**

Le corps est le dernier espace que le pouvoir cherche à maîtriser, celui qu'il contrôle ou qu'il marque. Dans 1984, le corps est le lieu de la trahison. Il tremble, il trahit, il désobéit à la pensée. Winston Smith comprend que, malgré son effort de résistance, son visage, son regard, son souffle peuvent le condamner. Orwell le montre explicitement : « Dissimuler ses sentiments, contrôler l'expression de son visage, se conduire comme tout le monde, l'instinct le lui dicte. Mais il y a eu un laps de deux secondes, peut-être, où son regard aurait pu le trahir. » (Orwell, 2018, p. 28) Le corps devient alors le premier témoin du crime-pense, révélant malgré lui l'intérieur du sujet. Dans cet univers où même le langage est contrôlé — le néoparler visant à rendre toute idée dissidente « littéralement impensable » (Appendice, « Principes du néoparler ») —, la domination atteint son paroxysme dans la chambre 101, où la torture impose sa défaite à la chair : il ne reste plus rien à défendre lorsque le corps capitule.

Chez Fanon, le corps est au contraire le lieu d'une dépossession initiale. Le Noir n'est pas maître de son corps ; il lui est rendu étranger par le regard qui le fétichise, le sexualise ou le méprise. Le corps noir est décrit, catalogué, réduit à sa surface. Fanon raconte : « Maman, regarde le nègre, j'ai peur ! » Peur ! Peur ! Voilà qu'on se mettait à me craindre. Je voulais m'amuser jusqu'à m'étouffer, mais cela m'était devenu impossible. » (Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1952, p. 90). Ce cri d'enfant, qu'il rapporte, symbolise la blessure inaugurale : le corps devient signe d'altérité.

Mais Fanon ne s'arrête pas à la blessure ; au contraire, il en fait le point de départ d'une reconquête. Pour lui, le corps n'est pas seulement ce qui subit la domination : il peut devenir, lui aussi, un espace de résistance. Ainsi, dans *L'An V de la révolution algérienne*, il montre comment le corps algérien — d'abord voilé, puis interdit, puis dévoilé — devient un enjeu central du pouvoir colonial. Or, loin de céder, ce corps se transforme en véritable lieu d'insoumission : il se dérobe, se protège, se réaffirme. En ce sens, la libération politique ne peut se réduire à un changement d'institutions ; elle passe nécessairement par une réappropriation de la chair, des gestes, de l'apparence. Autrement dit, pour Fanon, libérer le corps, c'est déjà commencer à libérer l'homme tout entier.

Orwell et Fanon se rejoignent ici dans une intuition commune : le corps est le dernier bastion de la liberté. C'est lui que le pouvoir veut posséder, et c'est par lui que la résistance commence. Dans notre présent technologique, le corps est de nouveau menacé. Non plus par la torture ni par le racisme visible, mais par la capture numérique. Les données biométriques, les traces corporelles, les gestes mesurés et enregistrés deviennent le nouveau champ de contrôle. La « peau noire » de Fanon cède la place à la « peau connectée » : une interface où l'humain se laisse lire, interpréter, exploiter. Mais comme chez Fanon, la prise de conscience ouvre un espace de résistance : refuser la transparence, c'est aujourd'hui un acte de liberté.

### **III. Analyse des résultats et discussion**

Au terme de la lecture croisée, une même dynamique apparaît : la contrainte extérieure se transforme en soumission intériorisée. Chez Orwell, la servitude se construit par la technologie et la peur ; chez Fanon, par le regard et la honte. Dans les deux cas, l'homme finit par consentir à sa propre domination, persuadé que la soumission est le prix de la survie.

Dans 1984, la peur, la surveillance et la manipulation du langage conduisent à l'érosion de la pensée libre. Le pouvoir s'exerce d'abord sur la mémoire : dominer le passé, c'est dominer la pensée. Orwell le formule avec une précision implacable : « Qui contrôle le passé contrôle l'avenir », clame un slogan du Parti, « et qui contrôle le présent contrôle le passé. » (Orwell, 2018, p. 49) Le passé, réécrit par le Ministère de la Vérité, devient un instrument de domination du présent : la mémoire collective se fait matière politique, malléable et révisable à volonté. Ce brouillage du temps trouve son écho chez Fanon, lorsque le colonisateur impose son récit au dominé : posséder la mémoire, ici comme là, c'est exercer la souveraineté. D'où cette intuition, chez Fanon, que « Et puis il nous fut donné d'affronter le regard blanc. Une lourdeur inaccoutumée nous oppressa. Le véritable monde nous disputait notre part » (Fanon, Peau noire, masques blancs, 1952, p. 89) : l'aliénation culmine lorsque le sujet n'a plus besoin de contrainte et devient lui-même relais du pouvoir.

Le langage est, de part et d'autre, la matrice du réel. Orwell montre que le néoparler ne se contente pas de censurer ; il rétrécit le champ du pensable. Une idée devient impossible dès qu'elle n'a plus de mot pour se dire. Chez Fanon, la logique s'inverse mais reste symétrique : le colonisé parle la langue du maître, et cette langue l'exproprie de lui-même ; le mot devient masque. Cette dialectique rejoint la leçon de Roland Barthes : « le langage est une législation, la langue en est le code », et « parler, ce n'est pas communiquer, c'est assujettir » (Barthes, 1977). On assiste alors à deux formes de linguicide : chez Orwell, une destruction programmée du sens ; chez Fanon, une dépossession symbolique. La désaliénation passe, dans les deux cas, par la reconquête de la parole : écrire contre le silence, penser contre le néoparler ; faire du mot un geste de résistance et de reprise de soi.

Le corps, enfin, concentre la lutte. Dans la Chambre 101, Winston apprend que la domination politique vise la chair pour atteindre la conscience : aimer Big Brother devient condition de survie. Chez Fanon, le corps noir porte le poids d'un héritage imposé : « Le Noir, même sincère, est esclave du passé. » (Fanon, Peau noire, masques blancs, 1952, p. 182). Mais ce même corps peut devenir signe de résistance : dans L'An V de la révolution algérienne, le voile, d'abord instrument colonial de contrôle, se transforme en marque d'appropriation et d'affirmation. Le corps est un texte politique : soumis, il porte la domination ; insurgé, il la renverse et réécrit la liberté. Comme le montre Judith Butler, les normes qui s'inscrivent dans les corps peuvent être rejouées, déplacées et resignifiées : le lieu même où s'exerce le pouvoir devient alors un espace de contestation et de puissance d'agir. (Baril, 2008)

De là, la sortie de l'aliénation ne peut être qu'un mouvement intérieur. Pour Orwell, la liberté tient d'abord à la lucidité : « La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Qu'elle soit accordée, et le reste suivra. » (Orwell, 2018, p. 105). Pour Fanon, elle relève d'un acte existentiel : « Je ne suis pas prisonnier de l'Histoire » (Fanon, Peau noire, masques blancs, 1952, p. 186). La libération ne se décrète pas : elle s'éprouve dans une conscience qui refuse le mensonge (chez Orwell) et se réconcilie avec elle-même (chez Fanon). On pourrait dire leur éthique commune ainsi : ne pas se laisser voir sans apprendre à se voir.

Ces diagnostics dépassent leurs époques. La surveillance technologique, la collecte de données et les algorithmes prédictifs actualisent la prophétie orwellienne du télécra. La nouveauté tient au consentement : l'homme contemporain participe à sa propre exposition. Comme l'écrit Shoshana Zuboff, Le capitalisme de surveillance s'arroge l'expérience humaine, la réduisant à

un matériau brut et gratuit, immédiatement converti en données destinées à alimenter ses modèles de prédiction. (Granjon, 2022) Parallèlement, les mécanismes analysés par Fanon — intériorisation du regard, quête d'acceptation, imitation — se jouent dans les architectures des réseaux : nous façonnons notre image pour exister sous le regard numérique. Le regard blanc et le regard de Big Brother convergent dans une même économie du visible, où chacun est à la fois observé et complice de sa propre exposition.

En somme, trois résultats se dégagent. D'abord, la domination s'intériorise : qu'elle soit totalitaire ou coloniale, elle agit d'abord sur la mémoire et les représentations. Ensuite, le langage est le lieu du pouvoir : manipuler les mots, c'est modeler la pensée. Enfin, le corps demeure le dernier bastion — jamais entièrement soumettable. Face à la confiscation de la vérité, du regard et de la parole, la tâche est double : résistance par la raison (Orwell), réappropriation de soi (Fanon). D'un même geste, ils dessinent un humanisme lucide : la liberté commence là où s'arrête la peur.

### **Conclusion**

De Big Brother au regard blanc, du néoparler aux masques culturels, George Orwell et Frantz Fanon n'ont cessé de décrire le même drame sous des visages différents : celui d'un être humain pris dans le regard de l'autre, dépossédé de lui-même, et tenté de confondre l'obéissance avec la survie.

Leurs œuvres, écrites à quelques années d'écart, témoignent d'une lucidité rare : elles révèlent la manière dont le pouvoir, qu'il soit politique, colonial ou technologique, s'infiltré dans la parole, la mémoire et la chair. L'homme y perd sa voix avant de perdre sa liberté.

Chez Orwell, la domination se présente comme une mécanique froide, impersonnelle, où le progrès technique se retourne contre l'humanité. Le monde de 1984 ne se contente pas de surveiller : il façonne la conscience, il enseigne à aimer la servitude. Chez Fanon, la domination prend le visage de l'aliénation psychique : le colonisé se regarde avec les yeux de l'autre et s'épuise à vouloir correspondre à une image qui n'est pas la sienne. L'un et l'autre, chacun selon son champ, dévoilent une vérité commune : le pouvoir triomphe quand l'homme ne sent plus sa chaîne.

Mais au cœur de cette lucidité, il y a aussi une espérance. Orwell et Fanon ne sont pas seulement des témoins du désastre ; ils sont des penseurs de la reconquête. Chez Orwell, résister, c'est encore croire qu'il existe une vérité — même réduite à une équation simple : « deux et deux font quatre ». Chez Fanon, résister, c'est refuser de porter les masques du maître, c'est se réconcilier avec sa voix, sa peau, sa mémoire. Tous deux rappellent que la liberté ne se décrète pas, qu'elle ne s'impose ni par décret ni par victoire : elle se vit dans la conscience, dans la parole qui refuse le mensonge, dans le corps qui dit encore « non ».

À la lumière de leur pensée, notre époque apparaît comme un prolongement paradoxal de leurs visions. Le pouvoir ne se cache plus derrière un État ou une armée : il se loge dans les flux d'images, les algorithmes et la visibilité. L'humain connecté, libre en apparence, s'expose volontairement à la surveillance, offrant sa vie aux dispositifs numériques qui le mesurent et le prédisent. La servitude est devenue participative : chacun devient le maillon d'un système qu'il nourrit en croyant s'en servir. Nous sommes entrés dans l'ère du consentement automatisé, où la transparence se confond avec la soumission.

Pourtant, cette lucidité ne doit pas conduire au désespoir. Orwell et Fanon nous invitent à repenser la liberté non comme un droit abstrait, mais comme un acte intérieur de résistance. Résister, aujourd'hui, ce n'est pas fuir la technologie, mais la comprendre, la détourner, la rendre humaine. C'est refuser l'effacement de la pensée dans le flux, l'uniformisation de la parole dans le slogan, la perte du corps dans la donnée. C'est se souvenir, comme l'écrivait Fanon, que « Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir. » (Fanon, *Les Damnés de la terre*, 1961, p. 187).

Ainsi, à travers leurs voix mêlées, Orwell et Fanon dessinent une même exigence : sauver l'humain dans un monde qui le défigure. Leur rencontre symbolique fonde un humanisme lucide, conscient de la fragilité du sujet mais confiant dans sa capacité à se réinventer. Ils nous rappellent que, malgré la peur, la domination et la machine, il demeure toujours une étincelle irréductible — un regard, un mot, un geste — par lesquels l'homme peut encore reconquérir son humanité.

### **Bibliographie**

- Baril, A. (2008, février 15). De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'oeuvre de Judith Butler.  
doi:<https://doi.org/10.7202/017606ar>
- Barthes, R. (1977). Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire. (C. d. France, Éd.) Consulté le octobre 02, 2025, sur Leçon Inaugurale de Roland Barthes:  
<https://fr.scribd.com/document/810258615/lec-on-inaugurale-de-Roland-Barthes-1977>
- Bourdieu, P. (1982). Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques. Paris: Fayard.
- Deleuze, G. (1972-1990). Post-scriptum sur les sociétés de contrôle. Dans *Pourparlers*. Paris: Les Éditions de Minuit. Consulté le octobre 26, 2025
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil.
- Fanon, F. (1956). *Racisme et culture* ». *Présence Africaine*, no VIII-IX-X, 1956. Paris: Présence Africaine. doi:<https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-1956-3-page-122.htm>
- Fanon, F. (1961). *Les Damnés de la terre*. Paris.
- Farge, M. (2023, Juillet 07). Du corps du pouvoir au pouvoir des corps : corps, individu et sujet chez Foucault. Récupéré sur *openedition*:  
<https://journals.openedition.org/philosophique/1782#:~:text=C'est%20en%20ce%20sens,38>.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Paris: Gallimard.
- Granjon, F. (2022, juin 01). *openedition*.  
doi:<https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.27359>
- Loir, P. (2021, janvier 06). *Réflexions sur 1984 : Novlangue vs Liberté de pensée*. Récupéré sur *Observantiae*: <https://observantiae.com/reflexions-sur-1984-novlangue-vs-esprit-libre/#:~:text=La%20Canelangue%20ou%20la%20%C2%AB%20Langue,de%20%C2%AB%20Langue%20de%20bois%20%C2%BB>.
- Mbembe, A. (2013). *Critique de la raison nègre*. Paris: La Découverte.

- Mion, G. (2025, juillet 25). Frantz Fanon est vivant et nous sommes morts : une lecture des Damnés de la Terre », Études caribéennes. Récupéré sur openedition: <https://journals.openedition.org/etudescaribeennes/34706>
- Orwell, G. (2018). 1984. (K. Josée, Trad.) Paris: Gallimard collection folio.
- Valentine, C. (s.d.). Wittgenstein et les limites du langage . Récupéré sur <https://cesarcesar.fr/index.php/component/content/article/52-articles/manuels-de-combat/324-wittgenstein-et-les-limites-du-langage?Itemid=185>
- Zuboff, S. (2019). The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power. New York: PublicAffairs.
- Zuboff, S. (2020). L'Âge du capitalisme de surveillance. (Zulma, Éd., & B. F.-S. Homassel, Trad.) Paris.